

jours primitifs de la création. De ces pensées qui fatiguent on retombe, par délassement, sur quelque détail frivole avec lequel l'esprit rêveur badine : c'est un figuier sauvage qu'on se plaît à regarder s'élançant d'une arcade comme d'une roche, et qui fait tomber en pluie la poussière romaine avec ses âpres feuilles larges comme des mains : c'est une tige de chêne suspendue à la voûte comme une couronne murale : c'est un oiseau qui se précipite de l'aqueduc desséché pour s'abreuver au fleuve : c'est un vieux bûcheron qui passe depuis soixante ans sur ce pont sans l'avoir examiné une seule fois, et qui nous humilie de son sourire moqueur, nous insensés venus de la ville pour visiter un aqueduc sans eau. Eh ! qui sait après tout si ce n'est pas ce bûcheron qui pense et voit juste ; si notre admiration n'est pas de la folie, si son insouciance n'est pas de la raison ?

## JULES MICHELET.

### DÉCOUVERTE DES TROIS OcéANS.

Qui a ouvert aux hommes la grande navigation ? qui révéla la mer, en marqua les zones et les voies ? Enfin, qui découvrit le globe ? la baleine et le baleinier.

Tout cela bien avant Colomb et les fameux chercheurs d'or, qui eurent toute la gloire, retrouvant à grand bruit ce qu'avaient trouvé les pêcheurs.

La traversée de l'Océan, que l'on célébra tant au quinzième siècle, s'était faite souvent par le passage étroit d'Islande en Groënland, et même par le large, car les Basques allaient à Terre-Neuve. Le moindre danger était la traversée pour des gens qui cherchaient au bout du monde ce suprême danger, le duel avec la baleine. S'en aller dans les mers du Nord, se prendre corps à corps avec la montagne vivante, en pleine nuit, et, on peut le dire, en plein naufrage, le pied sur elle et le gouffre dessous, ceux qui faisaient cela étaient assez trempés de cœur pour prendre en grande insouciance les événements ordinaires de la mer.

Noble guerre, grande école de courage. Cette pêche n'était pas comme aujourd'hui un carnage facile qui se fait prudemment de loin avec une machine : on frappait de sa main, on risquait vie pour vie. On tuait peu de baleines, mais on gagnait infiniment en habileté maritime, en patience, en sagacité, en intrépidité. On rapportait moins d'huile et plus de gloire.

Chaque nation se montrait là dans son génie particulier. On les reconnaissait à leurs allures. Il y a cent formes de courage, et leurs variétés graduées étaient comme une gamme héroïque. Au Nord, les Scandinaves, les races rousses (de la Norvège en Flandre), leur



sanguine fureur ; — au Midi, l'élan basque et la folie lucide qui se guida si bien autour du monde ; — au centre, la fermeté bretonne, muette et patiente, mais, à l'heure du danger, d'une excentricité sublime ; — enfin, la sagesse normande, armée de l'association et de toute prévoyance, courage calculé, bravant tout, mais pour le succès : telle était la beauté de l'homme, dans cette manifestation souveraine du courage humain.

#### LIÈGE AU QUINZIÈME SIÈCLE.

La fortune de l'industrie et du commerce de Liège, date du temps où la France commença d'acheter. Lorsque nos rois mirent fin peu à peu à la vieille misère des guerres privées, et pacifièrent les campagnes, l'homme de la glèbe, qui jusque-là vivait, comme le lièvre, entre deux sillons, hasarda de bâtir ; il se bâtit un âtre, inaugura la crémaillère, à laquelle il pendit un pot, une marmite de fer, comme les colporteurs les apportaient des forges de Meuse. L'ambition croissant, la femme économisant quelque monnaie à l'insu du mari, il arrivait parfois qu'un matin, les enfants admiraient dans la cheminée une marmite d'or, un de ces brillants chaudrons, tels qu'on les battait à Dinant.

Ce pot, ce chaudron héréditaire, qui pendant de longs âges avaient fait l'honneur du foyer, n'étaient guère moins sacrés que lui, moins chers à la famille. Une alarme venant, le paysan laissait piller, brûler le reste, il emportait son pot, comme Énée ses dieux. Le pot semblait constituer la famille dans nos vieilles coutumes ; ceux-là sont réputés parents, qui vivent « à un pain et à un pot. »

Ceux qui forgeaient ce pot ne pouvaient manquer d'être tout au moins les cousins de la France. Ils le prouvèrent lorsque dans nos affreuses guerres anglaises, tant de pauvres Français affamés s'enfuirent dans les Ardennes, et qu'ils trouvèrent au pays de Liège un bon accueil, un cœur fraternel.

Quoi de plus français que ce pays wallon ? Il faut bien qu'il en soit ainsi, pour que là justement, au plus rude combat des races et des langues, parmi le bruit des forges, des mineurs et des armuriers, éclate, en son charme si pur, notre vieux génie mélodique. Sans parler de Grétry, de Méhul, dès le quinzième siècle, les maîtres de la mélodie ont été les enfants de chœur de Mons ou de Nivelles.

Aimable, léger filet de voix, chant d'oiseau le long de la Meuse... Ce fut la vraie voix de la France, la voix même de la liberté... Et sans la liberté, qui eût chanté sous ce climat sévère, dans ce pays sérieux ? Seule, elle pouvait peupler les tristes clairières des Ardennes. Liberté des personnes, ou du moins servage adouci ; vastes libertés de pâtures, immenses communaux, libertés sur la terre, sous la terre, pour les mineurs et les forgerons.

Deux églises, le pèlerinage de Saint-Hubert et l'asile de Saint-Lambert, c'est là le vrai fonds des Ardennes. A Saint-Lambert de Liège, douze abbés, devenus chanoines, ouvrirent un asile, une ville aux populations d'alentour, et dressèrent un tribunal pour le maintien de la paix de Dieu. Ce chapitre se fit, en son évêque, le grand juge des marches. La juridiction de l'anneau fut redoutée au loin. A trente lieues autour, le plus fier chevalier, fût-il des quatre fils Aymon, tremblait de tous ses membres, quand il était cité à la ville noire, et qu'il lui fallait comparaître au perron de Liège.

Forte justice et liberté, sous la garde d'un peuple qui n'avait peur de rien, c'était, autant que la bonne humeur des habitants, autant que leur ardente industrie, le grand attrait de Liège ; c'est pour cela que le monde y affluait, y demeurait et voulait y vivre. Le voyageur qui, à grand'peine, ayant franchi tant de pas difficiles, voyait enfin fumer au loin la grande forge, la trouvait belle et rendait grâce à Dieu. La cendre de houille, les scories de fer, lui semblaient plus douces à marcher que les prairies de la Meuse. L'Anglais Mandeville, ayant fait le tour du monde, s'en vint à Liège, et s'y trouva si bien, qu'il n'en sortit jamais. Doux lots de la liberté !

Liberté orageuse, sans doute, ville d'agitations et d'imprévus caprices. Eh bien ! malgré cela, pour cela peut-être, on l'aimait.



C'était le mouvement, mais, à coup sûr, c'était la vie (chose si rare dans cette langueur du moyen âge!), une forte et joyeuse vie, mêlée de travail, de factions, de batailles; on pouvait souffrir beaucoup dans une telle ville; s'ennuyer, jamais.

---

## F. A. A. MIGNET.

---

### SIEYÈS.

Sieyès était plus un métaphysicien politique qu'un homme d'État. Ses vues se tournaient naturellement en dogmes. Il avait prodigieusement d'esprit et même de causticité, plus de clarté et de vigueur de style que d'éclat, et moins d'art que d'arrangement. Mais il manquait de talent oratoire, et quoiqu'il fût très-fin et connût bien les hommes au milieu desquels il avait vécu, il n'aimait pas à les mener, et peut-être n'avait-il pas ce qu'il fallait pour le faire. Il savait prendre de l'ascendant, mais il ne travaillait pas à le conserver. Il cherchait peu à se produire. Hardi d'esprit, et dans l'occasion courageux de caractère, il était circonspect et timide par orgueil. Il ne se livrait aux événements comme aux hommes que lorsqu'ils le recherchaient et pour ainsi dire le gâtaient. Sinon il se retirait en lui-même, avec un dédain superbe, et voyait passer le monde devant lui en observateur et presque en indifférent. A chaque époque, il fallait qu'on acceptât sa pensée ou sa démission. Appartenant à une génération qui avait plus vécu jusque-là dans les abstractions que dans les réalités, il croyait que tout ce qui se pensait se pouvait. Il s'exagérait, comme la plupart de ses contemporains, la puissance de l'esprit; il tenait plus compte des droits que des intérêts, des idées que des habitudes; il avait quelque chose de trop géométrique dans ses déductions, et il ne se souvenait pas assez, en alignant les hommes sous son équerre politique, qu'ils sont les pierres animées d'un édifice mouvant. Cependant il a laissé la forte empreinte de son intelligence dans les événements. Il a été l'ami ou le maître des hommes les plus historiques de notre temps. Beaucoup de ses pensées sont devenues des institutions. Il



a vu, avec un coup d'œil sûr, arriver une révolution qui devait se faire par la parole, se terminer par l'épée; et il a donné la main, en 1789, à Mirabeau, pour la commencer, au 18 brumaire à Napoléon pour la finir : associant ainsi le plus grand penseur de cette révolution à son plus éclatant orateur et à son plus puissant capitaine.

## ADOLPHE MONOD.

### L'ANGOISSE DU SUICIDE.

Quel plus noir abîme d'angoisse y a-t-il au monde que le cœur d'un suicidé? Quand la tristesse d'un homme est due à quelque accident de sa vie, il reste encore l'espérance de l'en voir délivré par un changement qui peut survenir dans sa position. Mais quand la tristesse d'un homme ne vient que de son propre cœur; quand c'est l'âme elle-même qui est le tourment de l'âme, et la vie elle-même qui est le fardeau de la vie, que faire, que de reconnaître en gémissant qu'il n'y a rien à faire (rien, selon le monde), et qu'un tel homme, plus à plaindre encore que ce prisonnier qu'on nous peint, dans les extrémités de la faim, se repaissant de sa propre chair, est réduit à dévorer la substance même de son âme dans les horreurs de son désespoir? Et qu'imagine-t-il donc pour échapper à lui-même comme à son plus cruel ennemi? Le pourra-t-il? Je ne demande pas : « Où ira-t-il loin de l'esprit de Dieu? Où fuira-t-il loin de sa face? » Mais je demande : Où ira-t-il loin de son propre esprit? Où fuira-t-il loin de sa propre face? Où peut-il se retirer, qu'il ne s'y suive lui-même? Où se cacher, qu'il ne s'y trouve encore? Insensé, dont la folie égale la misère, quand tu te seras tué, on dira : « Il est mort ; » mais ce sont les autres qui le diront, ce ne sera pas toi-même. Tu seras mort pour ton peuple, pour ta ville, pour ta maison. Mais pour toi-même, mais pour ce qui pense en toi, hélas! pour ce qui souffre en toi, tu vivras toujours! Et comment ne vois-tu pas que pour cesser d'être malheureux, ce n'est pas ta place qu'il faut changer, c'est ton cœur? Que tu disparaises sous les flots, qu'un plomb meurtrier brise ta tête ou qu'un poison subtil glace tes veines, quoi que tu fasses et où que tu ailles, tu n'y



peux aller qu'avec toi, qu'avec ton cœur, qu'avec ta misère. Que dis-je? Tu y vas avec un compte de plus à rendre au Dieu qui doit te juger. Tu y vas avec une éternité de plus pour souffrir, et avec le temps de moins pour te convertir. A moins que tu ne t'imagines peut-être, parce que l'œil de l'homme ne voit rien après cette vie, que cette vie n'a point de suite? Mais non, tu ne saurais le penser. Quand tous les autres pourraient croire que tout meurt avec le corps, toi, tu ne le pourrais point. Tu as une preuve d'immortalité qui t'appartient en propre. La tristesse qui te consume est quelque chose de trop intime et de trop profond pour se dissoudre avec tes organes, et ce qui est capable de tant souffrir ne peut pas s'aller perdre dans la terre. Les vers hériteront de la poussière de ton corps; mais l'amertume de ton âme, qui en héritera? Ces désirs immenses, ces tourments affreux que tu sens au dedans de toi; ces hauteurs des cieus, ces profondeurs de l'enfer, qu'y a-t-il au monde d'assez grand et d'assez abaissé, d'assez glorieux et d'assez avili pour les revêtir en ta place? Non, tu ne saurais jamais te persuader que tu mourras tout entier; ou si tu pouvais te le figurer, tu n'en serais que plus insensé, plus misérable encore!

## HÉGÉSIPPE MOREAU.

### LE CHANT D'IXUS.

#### I

Ouvrez, je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

Un jour, il y a douze ans, un pygmée tomba de la peau de lion d'Hercule : ce pygmée, c'était moi. Mon père ne m'aimait pas parce que j'étais faible et petit; et lorsque, enfant, je me heurtais à ses genoux, j'entendais sur ma tête une voix gronder comme l'orage. Mes frères me battent quand je les appelle tout haut mes frères, et pourtant je veux vivre, car j'ai une sœur, une sœur qui m'aime.... Elle est si bonne, Macaria!

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

#### II

Mes frères m'ont dit un jour : « Sois bon à quelque chose; apprends à élever des statues et des autels, car nous serons dieux peut-être. » Et j'essayai d'obéir à mes frères; mais le ciseau et le marteau étaient bien lourds! Et puis des visions étranges passaient, passaient sans cesse entre moi et le bloc de Paros; et mon doigt distrait écrivait sur la poussière un nom, toujours le même, le doux nom de Macaria.

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

#### III

Alors mes frères m'ont dit : « Nous avons pour hôte au palais un blanc vieillard de la Chaldée, qui sait lire dans le ciel les choses



à venir : écoute ses leçons, et dis-nous si tu vois dans les nues venir des trésors ou des victoires. » Et j'ai écouté le vieillard, j'ai passé de longues nuits sereines à regarder le ciel ; mais je n'ai vu ni victoires ni trésors, je n'ai vu que des étoiles humides et brillantes qui me regardaient avec amour comme les yeux de Macaria.

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

## IV

Alors mes frères m'ont dit : « Prends un arc et des flèches, et va chasser dans les bois. » Et j'ai couru par les bois avec un arc et des flèches ; mais j'oubliai bientôt la chasse et mes frères. Pendant que j'écoutais chanter les vents et les rossignols, une biche mangea mon pain dans ma robe, et un petit oiseau, fatigué d'un long vol, vint s'endormir dans mon carquois. Je l'ai porté à Macaria.

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

## V

Alors mes frères m'ont dit : « Tu n'es bon à rien, » et m'ont battu ; mais je n'ai pas pleuré parce que je pensais à ma sœur. Et demain on me prendra ma sœur, et demain, quand Macaria, assise au banquet nuptial, dira : « Quelle est donc cette fumée bleue qui monte là-bas derrière ce bois de lauriers ? — Oh ! ce n'est rien, » diront les convives.

C'est le bûcher d'Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent a fait mourir.

## HENRI MURGER.

## LA MÈRE MADELON ET CAPORAL.

La mère Madelon était une pauvre veuve de soixante ans passés. Elle avait le dos voûté comme presque tous les gens qui ont pendant un demi-siècle creusé le sillon qui les a nourris, eux et les leurs. Malgré son âge avancé, elle avait conservé cette vivacité trotte-menu qu'on remarque chez certains vieillards, et qui est plus commune chez les hommes que chez les femmes. Sa figure, qui avait dû être belle dans sa jeunesse, était creusée de rides profondes qui semblaient avoir été des ornières à larmes, et la peau basanée qui la recouvrait avait la couleur brune d'une panicule de roseau. Au milieu de cette physionomie dévastée par le temps et par les chagrins d'une vie rudement éprouvée, ses yeux, brillants comme des trous lumineux, prenaient quelquefois une expression qui donnait à son visage un caractère hautain et presque dédaigneux. Chez les êtres les plus vulgaires par le fait ou l'apparence, l'accumulation d'un grand nombre de maux endurés avec résignation et courage provoque passagèrement, quand le souvenir leur revient, les accès de fierté soudaine qu'éprouve toute créature en se retrouvant encore solitaire, mais debout, au milieu des ruines que la fatalité a faites autour d'elle.

En effet, la mère Madelon n'avait pas été toujours ce qu'elle était alors. La vieille veuve avait tenu son rang dans le pays, où elle passait pour une des plus riches propriétaires ; mais après dix ans de prospérité et d'une union heureuse, son mari, qui possédait l'une des belles fermes que l'on voit encore sur les bords du Loing en arrivant à Grez, s'était laissé entraîner par une bande de mauvais